

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Lyon

ANNÉE SCOLAIRE 1901-1902. — N° 53

LE PARRICIDE

AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le lundi 23 décembre 1901

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Florentin RAOUL

Élève de l'École du Service de santé militaire

Né à Chomelix (Haute-Loire), le 8 mai 1877



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

1901

LE PARRICIDE

· AU POINT DE VUE MÉDICO-LÉGAL

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le lundi 23 décembre 1901

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Florentin RAOUL

Élève de l'École du Service de santé militaire

Né à Chomelix (Haute-Loire), le 8 mai 1877



LYON

A. STORCK & C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, Rue de la Méditerranée, 8

—
1901

PERSONNEL DE LA FACULTE

MM. LORTET	DOYEN.
LACASSAGNE	ASSESEUR.
CROLAS	QUESTEUR.

Professeurs honoraires

MM. PAULET, CHAUVEAU.

	Professeurs	MM.
Cliniques médicales		LÉPINE. BONDET. BARD. PONCET. X.
Cliniques chirurgicales		FOCHIER. GAYET.
Clinique obstétricale et Accouchements		GAILLETON.
Clinique ophthalmologique		PIERRET.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		WEILL.
Clinique des maladies mentales		MONOYER.
Clinique des maladies des enfants		HUGOUNE NQ.
Physique médicale		CAZENEUVE.
Chimie médicale et pharmaceutique		FLORENCE.
Chimie organique et Toxicologie		LORTET.
Matière médicale et Botanique		TESTUT.
Parasitologie		RENAUT.
Anatomie		MORAT.
Anatomie générale et Histologie		TEISSIER.
Physiologie		AUGAGNEUR.
Pathologie interne		MAYET.
Pathologie externe		TRIPPIER.
Pathologie et Thérapeutique générales		POILLOSON (Maurice).
Anatomie pathologique		ARLOING.
Médecine opératoire		LACASSAGNE
Médecine expérimentale et comparée		COURMONT (J.).
Médecine légale		SOULIER.
Hygiène		CROLAS
Thérapeutique		
Pharmacologie		

Professeur adjoint

Clinique des maladies des femmes	M. LAROYENNE.
--	---------------

Chargés de cours complémentaires

Maladies des voies urinaires	MM. CHANDELUX.	agrége
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	LANVOIS.	—
Propédeutique médicale	ROQUE.	—
Propédeutique chirurgicale	GANGOLPHE.	—
Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN.	—
Anatomie pathologique	DEVIC.	—
Physiologie	DOYON.	—
Accouchements	FABRE.	—
Botanique	BEAUVISAGE.	—
Hydrologie et matières alimentaires	CAUSE.	docteur ès sciences.

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
BEAUVISAGE	VALLAS	NOVÉ-JOSSERAND	CHATIN
ROUX	SIRAUD	BERARD	VILLARD
COLLET	DURAND	SAMBUC	TIXIER
BOYER	PIC	BORDIER	FABRE
BARRAL	PAVIOT	COURMONT (P.)	REGAUD
MOREAU			

M. BEAUDUN, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. LACASSAGNE, président ; HUGOUNE NQ, assesseur ;
MM. ROUX et P. COURMONT, agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

*à qui je dois tout, je dédie ce travail en
témoinage de ma profonde affection
et de mon inaltérable reconnaissance.*

A MA FAMILLE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. le Professeur LACASSAGNE

Professeur de médecine légale à la Faculté
Officier de la Légion d'honneur

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION ET HISTORIQUE

« Le parricide n'est jamais excusable, dit l'article 67 de notre Code pénal, même sous le prétexte des provocations et des violences les plus graves, car le respect religieux qu'on doit à l'auteur de ses jours ou à ceux que la loi place au même rang impose le devoir de tout souffrir plutôt que de porter sur eux une main sacrilège. »

Quels sont donc « ceux que la loi place au même rang » ? Quelle est en un mot la définition du parricide ?

Il serait facile, en parcourant l'histoire des différents peuples, de se rendre compte que l'extension qu'ils ont donnée à ce mot est très variable, et que le plus souvent il comprend des crimes que nous serions étonnés de trouver réunis sous cette rubrique si nous nous en tenions à l'étymologie du mot qui signifie évidemment : meurtre du père ou de la mère.

A Rome, par exemple, sous la dénomination de *parricidium* on comprenait tous les meurtres : il est vrai cependant, comme nous le verrons, que la loi avait des dispositions spéciales précisant le châtiment de ceux qui tuaient leur père ou leur mère.

Plus tard le sens du mot parricide se précisa en se restreignant aux membres de la famille. Nous trouvons une curieuse énumération des crimes qualifiés parricides dans le Praxis de Damhouder : « La jurisprudence nomme parricide, dit-il, le meurtre commis sur des parents : père, mère, grand-père, grand'mère, frère, sœur, oncle, tante, tante maternelle, cousin germain, cousine germaine, épouse, bru, gendre, beau-père, beau-fils, belle-fille, etc., et tous ceux que par parenté directe ou par alliance on peut assimiler aux précédents. »

Enfin aujourd'hui le sens du mot s'est restreint encore puisque actuellement en France, comme dans la plupart des autres nations, « est qualifié parricide le meurtre des pères ou mères légitimes, naturels ou adoptifs ou de tout autre ascendant légitime ».

Le parricide est donc, suivant la loi actuelle, le meurtre des ascendants légitimes en ligne directe à quelque degré que ce soit, ou de ceux qui en tiennent place : parents adoptifs ou naturels. Nous nous en tiendrons à cette définition estimant que si les *liens du sang* entre la victime et le meurtrier rendent celui-ci particulièrement odieux, les liens les plus naturels de reconnaissance et de respect envers le bienfaiteur qui a été un second père rendent son meurtrier tout aussi haïssable.

Le parricide étant défini, suivons-le dans l'histoire ; voyons s'il a toujours existé et s'il a toujours été considéré comme un crime ; examinons-le enfin dans ses rapports avec la civilisation.

Un fait indiscutable est l'existence du sens moral ; mais ce qui est aussi indiscutable, c'est que le sens moral est variable avec le temps et l'espace. Que d'usages anciens,

que de rites religieux même, nous semblent monstrueux aujourd'hui : tel le culte de Priape et de Vénus, des amulettes phalliques, telle la prostitution religieuse en Chypre et en Lydie, tels les mariages incestueux dans les familles des Pharaons et des Ptolémées, etc. Nous pourrions donc nous attendre à trouver chez les sociétés primitives des idées différentes de celles de nos contemporains à l'égard du parricide.

Il n'en est cependant rien. Le sentiment de la piété filiale et celui du respect pour ses ancêtres et pour les auteurs directs de ses jours semblent être les premiers qui soient nés dans le cœur de l'homme.

On nous opposera que dans l'antiquité plusieurs peuples et encore actuellement quelques tribus sauvages ont coutume de tuer leurs vieillards. Mais ces faits viennent encore à l'appui de notre thèse.

Le sentiment du devoir, dit Garofalo, poussait les Massagètes, les Sardes, les Slaves et les Scandinaves à tuer leurs parents malades ou arrivés à la vieillesse extrême. On retrouve d'ailleurs la même coutume aujourd'hui chez les Fuégiens, les Tahitiens, dans toute la Mélanésie et la Polynésie, chez les Fidgiens, les Battas, les Hottentots, les Esquimaux, et les peuples du Kamtschatka. Les Néo-Calédoniens les enterrent même vivants.

Chez tous ces peuples c'est par amour que le fils tue son père ; c'est par piété filiale qu'il l'arrache à une vie pleine de souffrances pour l'envoyer rejoindre les mânes de ses ancêtres dans un monde meilleur. « C'est par amour pour elle, disait un jeune Fidgien à un missionnaire invité aux funérailles de sa mère, c'est par amour pour elle que je fais cela. Ce même amour nous pousse à l'enterrer au plus

tôt; c'est pour nous un devoir sacré. Elle est notre mère, nous sommes ses enfants, il faut donc que nous lui procurions la mort. » Et la mère marchait au milieu du cortège plus gaie et plus joyeuse que les autres.

D'ailleurs le parricide est le plus souvent chez ces peuples un précepte de la religion. Les Péruviens avaient la déesse des Parricides. Aux îles Fidji, précisément, « la religion enseignait que l'on entrait dans la vie future au même état où l'on était en la quittant ».

Dans certaines peuplades tant anciennes que modernes c'est le même sentiment de piété filiale qui pousse les enfants à manger la chair de leurs parents. D'après Hérodote les Massagètes, afin d'éviter à leurs parents la honte d'être mangés par les vers, les mangeaient dans un grand banquet mêlés à des pièces de bétail. Si on en croit M. Letourneau, les Battas de Sumatra mangeraient tout aussi pieusement de nos jours le corps de leurs parents après les avoir tués.

Tous ces actes que nous venons de rapporter, qui, étant données nos mœurs actuelles, nous paraissent révoltants, nous montrent donc combien est grand chez les peuplades sauvages le respect pour les ascendants.

Si nous passons aux peuples civilisés nous trouvons que l'amour filial n'est pas moins profond, mais ici, grâce à la civilisation, il se manifeste d'une façon toute différente par une horreur instinctive et universelle du parricide.

En Grèce, par exemple, nous trouvons cette horreur exprimée dans les légendes populaires. C'est d'abord la légende d'Œdipe, le malheureux jouet et la victime d'une puissance supérieure. Les Érinyes le poursuivent non seulement à cause de son mariage incestueux et involon-

taire avec sa mère, mais encore à cause de son parricide. Et cependant il est innocent, ayant fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour éviter les crimes qu'on lui avait prédits. Mais c'est égal, la morale antique flétrit le crime même inconscient, et la souillure contractée par lui sera expiée non seulement par lui mais encore par tous ses descendants.

C'est la légende d'Oreste qui, poussé par les oracles lui commandant de venger son père tombé sous le poignard de l'adultère Clytemnestre sa mère, tue celle-ci avec son complice. Son crime a un semblant de raison. Mais la morale antique est intraitable pour le parricide et n'admet aucune excuse. Oreste poursuivi par les Furies vengeresses promène partout sa démençe et ses remords : à Athènes où il est absous par l'Aréopage, à Trézène où il se soumet en vain aux cérémonies de l'expiation, à Delphes où les Furies et leurs serpents le poursuivent jusqu'au pied des autels, en Tauride où il achève enfin de se purifier au péril de sa vie, et où il délivre sa sœur Iphigénie.

Cette longue suite de malheurs, cette douloureuse odyssée, ce rachat si longtemps désiré et recherché au prix de mille efforts et de mille dangers et enfin tardivement obtenu, pour le meurtre d'une mère dénaturée qui déshonore la famille, les ancêtres, tout cela ne nous renseigne-t-il pas sur l'horreur inspirée par le parricide, si toutefois les légendes sont l'expression des idées et des sentiments de la foule. Or, comment en douter si on admet, comme c'est la vérité, que toutes, loin d'être le fruit d'une imagination particulièrement riche, sont l'œuvre de tout un peuple.

D'ailleurs, nous savons jusqu'où allaient dans l'antiquité

le respect et l'amour filial. Malgré la difficulté que nous avons aujourd'hui à comprendre qu'un fils pût adorer son père ou son ancêtre mort, il n'en est pas moins vrai que le culte de la famille existait et était très en honneur. Il y avait à l'origine deux classes de dieux : les dieux parents, les dieux lares, et les dieux non parents, les dieux de la cité. « Le fils, dit Fustel de Coulanges (*la Cité antique*) avait le devoir de faire des libations et des sacrifices aux mânes de son père et de tous ses aïeux. Manquer à ce devoir était l'impiété la plus grave qu'on pût commettre, puisque l'interruption de ce culte faisait déchoir une série de morts et anéantissait leur bonheur. Une telle négligence n'était pas moins qu'un véritable parricide multiplié autant de fois qu'il y avait d'ancêtres dans la famille. »

Le père de famille, le *paterfamilias*, était le représentant direct et autorisé de ces dieux lares protecteurs de la famille; il était le pontife de cette religion. Dès lors on comprend le respect que tous les membres de la famille ont pour lui, on comprend, si on se souvient combien était vive chez les anciens la peur des dieux, la rareté exceptionnelle parmi eux des parricides.

Cela est si vrai, que nous verrons plus loin les parricides se multiplier à l'époque où ce culte antique des ancêtres s'efface et disparaît. En effet, les dieux de la cité, de la tribu, les dieux non parents qui avaient l'avantage sur les dieux ancestraux de servir de trait d'union entre plusieurs groupes humains confondus dans une adoration commune, ces dieux, à mesure que les relations devenaient plus étendues, que le cercle de la cité et de la tribu s'élargissait, éclipsèrent et finirent par faire tomber

dans l'oubli les dieux parents. Parallèlement le respect et l'amour filial diminuèrent.

Ce respect pour les créateurs était si intense qu'il semble que le parricide ait été inconnu dans les premiers temps des sociétés civilisées. Nous verrons plus loin (chapitre IV) que la loi hébraïque, pas plus que la loi grecque, pas plus que la loi romaine, ne s'en occupait à l'origine, jugeant ce crime impossible. A Athènes on ne jugea nécessaire de porter une peine contre le fils parricide qu'à l'époque de Solon.

A Rome, ce crime fut inconnu longtemps si nous en croyons les historiens les plus autorisés. Plutarque et Sénèque disent que pendant près de six siècles il fut certainement très rare et presque inouï, si même il exista. Tite-Live va même jusqu'à affirmer que le premier parricide fut commis par Publicius Malleolus qui tua sa mère en l'an 653 de Rome.

Mais à partir du siècle d'Auguste, les parricides devinrent si fréquents que moins d'un siècle après l'exécution de Malleolus, Sénèque pouvait écrire : *Pessimo loco pietas fuit, postquam sæpius culleos quam cruces vidimus.* (C'en est fait de la piété filiale ! Nous voyons depuis longtemps plus de sacs que de croix.)

C'est que, à cette époque, non seulement l'ancienne religion de la famille a disparu et avec elle le respect pour les parents, mais encore la dissolution des mœurs atteint son apogée. C'est l'époque des jeux du cirque et des martyres des chrétiens. Tout sentiment altruiste, tout sens moral semble avoir disparu emporté dans la décadence de la race. Un vent de folie semble avoir soufflé sur les esprits.

L'exemple du crime le plus odieux vient d'en haut. On voit Néron chercher à se débarrasser de sa mère Agrippine par tous les moyens. Trois fois il essaie de l'empoisonner : il échoue. Il tente de la faire noyer, elle se sauve à la nage. Enfin il la fait poignarder, puis il va voir le cadavre, admire certaines formes, en critique d'autres.

Sans doute le caractère odieux et antinaturel du parricide avait même à cette époque de décadence sa répercussion dans les codes, mais la rigueur de la loi ne diminuait pas le nombre de ces crimes, fruits d'une civilisation trop avancée, à une époque trop troublée.

Nous pourrions continuer à suivre la marche du parricide à travers la Gaule sauvage, les temps troublés et obscurs du moyen âge, pour arriver jusqu'à nos jours. Mais cette étude risquerait d'être fastidieuse et peu précise à cause du manque de renseignements que nous avons parfois.

Que pourrions-nous dire d'ailleurs sur le sentiment populaire à l'égard du parricide, sans risquer de tomber dans des redites ?

Nous aimons mieux passer aux faits, persuadé que souvent un chiffre en dit plus long que les plus belles dissertations.

Nous allons donc étudier le parricide au ^{xix}^e siècle en nous plaçant à tous les points de vue qui peuvent nous aider à donner une explication convenable de ce crime qui semble inconcevable au premier abord, puis nous nous efforcerons de trouver cette explication, de faire la genèse du parricide.

CHAPITRE II

LE PARRICIDE ET LA STATISTIQUE AU XIX^e SIÈCLE

Nous avons vu, en étudiant le parricide dans l'antiquité, qu'il était intimement lié dans ses causes et ses variations à l'état de la civilisation et de la religion.

Nous allons poursuivre cette étude, et, nous appuyant sur des chiffres précis que nous trouvons dans le Compte rendu de l'administration de la justice criminelle, publié chaque année par le ministère de la justice, nous allons rechercher s'il nous est possible d'expliquer les variations du parricide par des fluctuations d'ordre physique ou sociologique.

Un pareil travail, pour avoir quelque valeur et quelque signification, ne doit pas être restreint à une période trop courte mais au contraire s'étendre à de longues années et englober des époques différentes, afin d'éviter toute cause d'erreur. Ainsi il est évident que la statistique de huit années sur laquelle Quételet et Guerry se sont basés pour affirmer que chaque année voyait se produire à peu près le même nombre de crimes dans les mêmes pays, qu'il y avait des crimes spéciaux à chaque sexe, à chaque âge, à chaque saison, qu'en un mot la criminalité en général suivait une marche immuable, il est bien évident que cette statistique n'est que le reflet d'une époque et ne peut avoir une application générale.

Nous avons justement en France la bonne fortune de posséder depuis 1821 un monument unique de statistique criminelle qui est l'œuvre de l'administration elle-même. C'est là que nous avons puisé nos renseignements. Il nous semble que la longueur même de l'époque que nous étudions, presque tout le XIX^e siècle, donnera quelque valeur à nos déductions.

Une première question se pose : c'est celle des « coups et blessures envers un ascendant » ; nous allons en parler tout de suite de façon à ne plus avoir à nous en occuper qu'incidemment. Comme M. le professeur Lacassagne, nous croyons que le plus souvent les crimes rangés par les codes sous cette rubrique ne sont que des « parricides ratés », n'ayant pas été classés parmi les tentatives de parricide soit à cause de quelque circonstance fortuite qui a empêché l'accomplissement du crime, soit qu'on ait manqué de preuves.

Cependant nous ne pouvons contester que l'opinion contraire ne soit soutenable. Nous remarquons en effet que dans la période que nous étudions, sur 4.028 accusés, 1.329 sont acquittés, c'est-à-dire un tiers. Les autres sont condamnés presque tous à des peines correctionnelles ou à la réclusion. Dans cette longue période, 56 seulement sont condamnés aux travaux forcés à temps, c'est-à-dire dans la proportion de 0,02 p. 100.

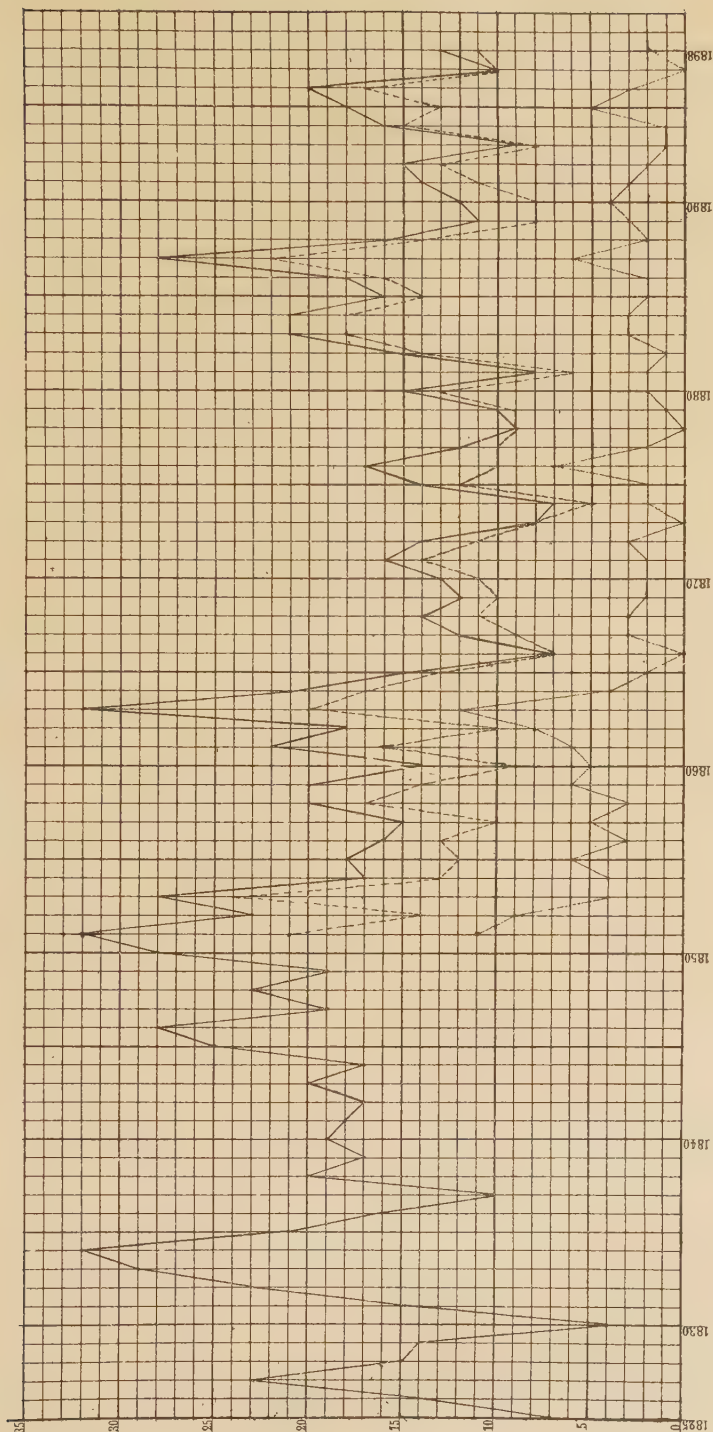
Suivant en cela la statistique nous laisserons donc dans une classe spéciale les coups et blessures envers un ascendant afin d'éviter toute cause d'erreur et nous ne nous occuperons que des crimes que la loi nomme « parricide » ou « tentative de parricide ».

Nous avons établi, d'après nos recherches, un graphique

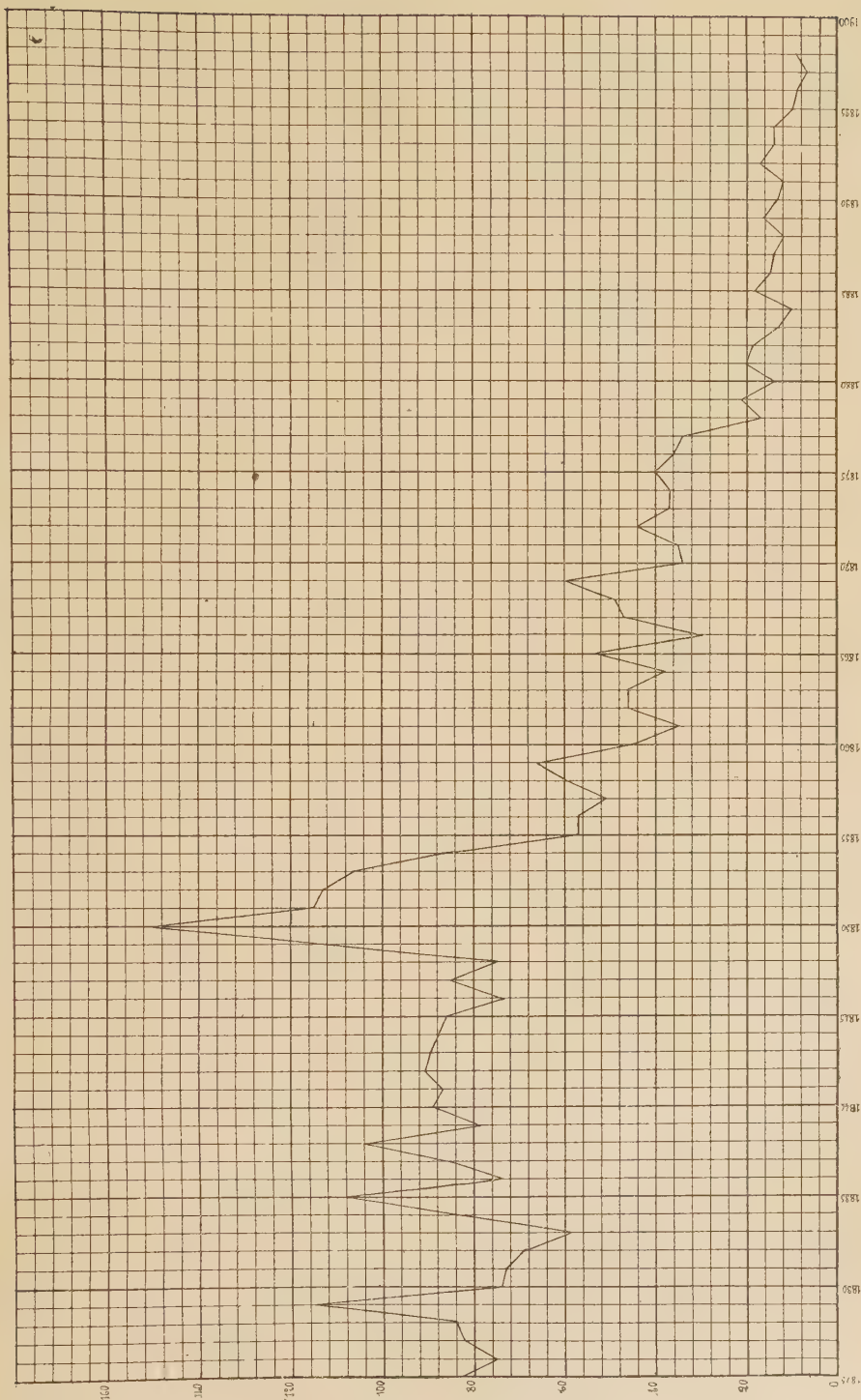
Pl. 1 — PARRICIDES

Nombre total des accusés
Accusés hommes
Accusés femmes

1825-1899



Pl. 2. — COUPS ET BLESSURES ENVERS LES ASCENDANTS



indiquant la marche du parricide de 1825 à 1898 (voir pl. 1). On peut remarquer que dans l'ensemble, le nombre total des accusés semble tendre à diminuer et qu'à partir de 1865 notamment il est en général inférieur à ce qu'il était auparavant. Mais la chute est bien insensible, bien peu apparente. Le graphique où nous indiquons dans la même période le nombre des accusés pour coups et blessures envers un ascendant (voir pl. 2) est curieux à rapprocher du précédent par sa chute qui est au contraire plus rapide et continuelle. N'est-ce pas une raison de plus de séparer ces deux genres de crimes ?

Mais ce qui est surtout curieux c'est de rapprocher notre courbe indiquant le nombre total des accusés de parricide, des courbes établies par le professeur Lacasagne pour les attentats contre la personne, dans la période de 1825 à 1889. Dans ces courbes, nous voyons à certains moments des sommets qui coïncident à peu près les uns et les autres. C'est ainsi qu'en 1832 il y a une brusque augmentation des crimes contre la personne. Les parricides se sont aussi multipliés cette année-là comme on peut le voir (pl. 1) et l'ascension continue jusqu'en 1834, année qui marque un degré atteint de nouveau en 1852 et 1863 mais jamais dépassé. En 1849 il y a une nouvelle recrudescence des crimes contre la personne avec une légère chute en 1850 et 1851. A la même époque nous remarquons une ascension brusque dans la courbe des parricides. Il est vrai qu'elle n'atteint son sommet que deux ans après, en 1851.

La courbe des crimes contre la personne descend ensuite graduellement et nous n'avons à noter qu'un faible sommet en 1858 et une chute brusque en 1869-1870.

Celle du parricide descend aussi graduellement, mais nous devons noter une ascension brusque en 1863 et une moins élevée en 1887.

Malgré ces dernières divergences, le rapprochement de ces courbes est très instructif. Il nous montre qu'en règle générale le nombre des parricides est en raison directe du nombre des attentats contre la personne. Leur examen attentif nous montre surtout que toutes les fluctuations sociales et politiques d'un peuple semblent avoir leur répercussion sur la criminalité en général; sur le parricide en particulier. Nous voyons en effet une augmentation remarquable du nombre de ces crimes aux époques troublées de 1830, de 1848, de 1851, 1852 et aussi à leur suite. Il nous est par conséquent permis de penser qu'il y a une relation étroite entre la criminalité et l'histoire politique d'un peuple.

Voyons maintenant si parmi les conditions cosmiques et climatiques il en est dont l'influence se fasse sentir. Nous n'avons pu établir une statistique du parricide par mois que dans une période de quarante-trois ans. Nous avons relevé les parricides commis pendant chaque mois dans ce laps de temps et nous avons obtenu le résultat suivant qui concorde avec le tableau du professeur Lacassagne:

Janvier. 51	Juillet. 44
Février. 43	Août. 52
Mars. 54	Septembre. 51
Avril. 36	Octobre. 59
Mai. 60	Novembre. 52
Juin. 62	Décembre. 51

Dans ce tableau, un fait est remarquable : c'est la diminution du nombre des parricides au mois d'avril. Peut-

être n'est-il pas impossible, et nous le croyons avec le professeur Lacassagne, que la cause en soit dans les fêtes de Pâques et la crainte plus vive à ce moment-là dans les intelligences simplistes des foules du courroux et de la vengeance divine. Mais si nous exceptons le mois d'avril nous voyons qu'il est impossible de tirer de l'examen de ce tableau un enseignement très net. Nous sommes loin d'avoir un résultat aussi positif que M. le professeur Lacassagne dont le graphique représentant la répartition par mois des crimes contre les personnes indique une grande recrudescence dans les mois d'été, en mai et en juin, au moment où les appétits ne peuvent plus être refrénés, où la chaleur achève de détraquer les intelligences faibles antérieurement.

Cependant, si nous groupons les mois par saisons, les chiffres semblent parler davantage.

Nous avons alors le tableau suivant :

Printemps (février, mars, avril). . . .	433.
Été (mai, juin, juillet).	466.
Automne (août, septembre, octobre) .	462.
Hiver (novembre, décembre, janvier). .	454.

Nous voyons que le parricide est plus fréquent en été et en automne qu'en hiver et surtout au printemps. C'est un point commun de plus avec la statistique du professeur Lacassagne sur les crimes contre les personnes en général, et comme pour ces derniers crimes, il faut sans doute invoquer ici l'influence du réveil des instincts génésiques et celle d'une température excessive sur des cerveaux débilités et prédisposés.

Nous croyons même pouvoir émettre l'hypothèse que si entre l'hiver et l'été la différence de nombre est

moindre pour le parricide que pour les crimes contre les personnes en général, cela tient à ce que le parricide a souvent pour cause immédiate la cupidité, le désir de jouir d'une succession qui se fait trop attendre : or, comme l'enseigne le professeur Lacassagne, c'est là une des causes des crimes, tels que le vol, qu'il appelle « crimes d'hiver ».

Les saisons et la température ont, nous l'avons vu, sur la marche du parricide une action qui sans être aussi marquée que dans les autres genres de crime, n'en est pas moins réelle. Voyons maintenant si nous devons attribuer une influence à la race avec ses mœurs et ses coutumes particulières.

Cette sorte de géographie du parricide a été établie par MM. Lacassagne et Couette pour la période 1825 à 1880. Ces messieurs ont montré que les départements qui comptaient le plus de parricides (plus de 3 pour 10.000 habitants pendant la période totale) étaient la Meuse et le Haut-Rhin. Puis viennent la Haute-Marne, la Meurthe-et-Moselle, le Bas-Rhin (de 2,4 à 3 pour 10.000) ; c'est en somme toute l'extrême région de l'Est. Dans un autre groupe (de 1,2 à 2,4) nous trouvons tous les départements du nord de la France y compris la Normandie et la Bretagne. Nous ne devons en exclure que le Nord, le Pas-de-Calais, l'Orne et le Morbihan.

Tous les autres départements de France ont une criminalité qui, au point de vue du parricide, varie de 0 à 0.600 pour 10.000, si on en excepte quelques-uns épars qui font tâche. Mais ce qu'on peut dire c'est que tout le centre, Ile-de-France, Orléanais, Anjou, Touraine, Limousin, Bourgogne, Auvergne, Lyonnais, est représenté par une

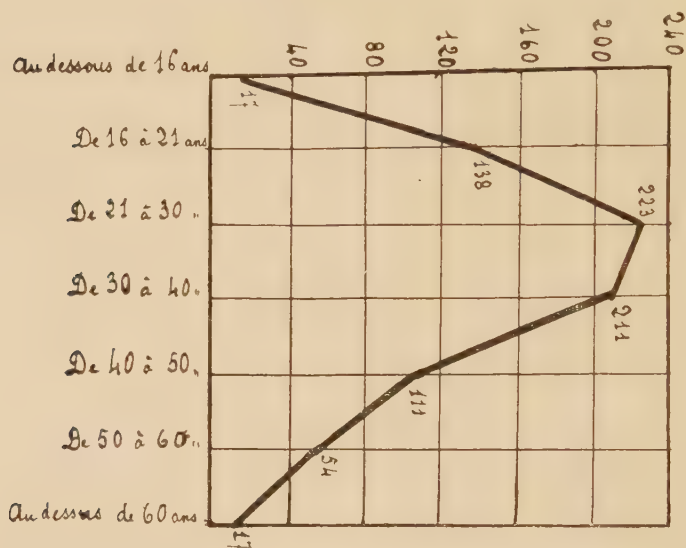
teinte claire en opposition avec la teinte foncée de tout le Nord et de l'Est. Il faut y joindre le littoral méditerranéen et presque toute la Guyenne et Gascogne.

De l'étude qui précède, il résulte évidemment qu'en France le parricide est plus répandu dans le nord que dans le centre et le midi. Faut-il en chercher les causes dans les agents physiques et climatériques ? Nous avons vu leur influence indéniable, mais nous pensons qu'il faut attribuer plus d'importance encore à un caractère particulier de la race qui fait qu'elle est moins attachée à la famille et à ses traditions (témoin ce fait que les gens du nord s'expatrient plus volontiers que ceux du midi); et à l'alcoolisme qui fait beaucoup plus de ravages dans les provinces du nord que dans le centre ou le midi.

Jusqu'à présent, nous ne nous sommes occupé, dans l'examen des conditions qui peuvent influencer la statistique du parricide, que des agents extérieurs. Pouvons-nous plus loin et voyons quelle importance on doit attacher à l'âge, au sexe, à l'intelligence, etc.

Quételet dit quelque part : « Parmi toutes les causes qui influent pour développer ou pour arrêter le penchant au crime, la plus énergique est sans contredit l'âge... Le penchant au crime doit être à son maximum à l'âge où les forces et les passions ont atteint leur maximum, et où la raison n'a pas acquis encore assez d'empire pour dominer leur influence combinée. » Cela est si vrai que dans la courbe construite par le professeur Lacassagne au sujet des crimes contre les personnes, on peut voir que c'est entre vingt-cinq et trente ans que l'homme commet le plus grand nombre de crimes. A partir de trente ans, il y a une diminution continue de la criminalité. M. Lacas-

sagne dit même : « Le cinquième de tous les crimes est commis dans cette période de cinq années. » Il en va de même pour le parricide comme on peut s'en convaincre par le tracé suivant (771 accusés, de 1851 à 1899).



Pl. 3. — Parricides. Nombre des accusés par rapport à l'âge.

On voit que c'est de vingt et un à trente ans que les parricides commettent le plus souvent leur crime. La diminution est faible pour la période de la vie qui va de trente à quarante ans, puis on voit que la chute est rapide. Sans doute, dans l'appréciation de ce graphique il faut tenir compte de ce fait que celui qui, par ses penchants criminels pourrait se livrer à un attentat contre la vie des siens, en a plus rarement l'occasion à partir de quarante ans. Il n'en reste pas moins vrai que c'est vers l'âge de vingt-cinq à trente ans, alors que tous les appétits sont éveillés, que le désir de la jouissance est à son

comble ainsi que l'ambition ; il n'en est pas moins vrai, disons-nous, qu'à cet âge le parricide atteint son maximum.

Au point de vue du sexe, nos recherches sur le parricide nous ont donné, à peu de chose près, les mêmes résultats que celles du professeur Lacassagne sur les crimes contre les personnes en général. « Le penchant au crime, dit l'éminent professeur lyonnais, serait quatre fois plus fort chez les hommes que chez les femmes. Sur 100 crimes contre les personnes, dit Guerry, les hommes en commettent 86 et les femmes 14. Calculant pour une plus longue période, je trouve que sur 100 de ces crimes les hommes en commettent 84 et les femmes 16. » Pour les parricides commis par des femmes, nous trouvons que la proportion est un peu plus forte. Dans la période de 1851 à 1899 nous trouvons 772 accusés, dont 608 hommes et 164 femmes, ce qui donne une proportion de 22 p. 100 de femmes parricides. D'ailleurs, Quételet l'avait déjà remarqué, le parricide est le crime auquel les femmes se livrent le plus souvent, exception faite pour l'infanticide et l'avortement. « Les femmes, dit-il, ne sont arrêtées ni par leur faiblesse physique, ni par la gravité de l'attentat. Plus que les hommes elles conçoivent et exécutent leurs méfaits contre les personnages de leur entourage ; elles assassinent dans l'intérieur de la famille plus souvent qu'au dehors. »

Nous avons représenté (Pl. 1) la courbe des parricides hommes et femmes, à partir de 1850 : on peut voir que cette dernière, sauf deux ascensions un peu fortes, est absolument régulière et semble n'avoir subi aucune fluctuation.

Au point de vue de l'instruction, la statistique criminelle divise les criminels en trois catégories : les illettrés, ceux qui savent lire et écrire, ceux qui ont reçu une instruction supérieure. En cinquante ans, nous ne relevons que treize parricides commis par des gens ayant reçu une instruction supérieure, et encore sur ce nombre quatre sont-ils acquittés. La grande foule des parricides a reçu seulement une instruction ordinaire, ou même est complètement illettrée. Ce serait donc une preuve de plus qu'avec l'instruction, les instincts violents semblent s'adoucir. Il est vrai qu'on pourra nous répondre avec Maury que si grâce à l'instruction la brutalité sort par une porte, le vice entre par l'autre. Sans doute, mais les faits sont là et le vice issu de l'instruction ne semble pas avoir une grande influence sur le nombre des parricides.

Au point de vue de la profession, nous n'avons pu établir une statistique. Cependant, si nous considérons que depuis l'année 1889, année où la statistique nous renseigne pour la première fois sur le domicile des accusés de parricide, jusqu'en 1899, dans cette période décennale, sur 138 parricides, 89 ont été commis par des ruraux, 48 seulement par des habitants de la ville (un des accusés n'ayant pas de domicile fixe), nous devons conclure que les cultivateurs, qui forment la majorité de la population des campagnes, offrent un contingent bien supérieur à celui des diverses autres professions.

Enfin une dernière question se pose : les récidivistes figurent-ils dans une proportion considérable parmi les parricides ? Nous avons fait cette statistique depuis 1850 jusqu'en 1899 et nous avons trouvé que le nombre total des accusés étant de 772, celui des récidivistes parricides

est de 178, parmi lesquels 130 avaient encouru une peine de moins d'un an de prison, et 40 une peine supérieure à un an de prison.

En résumé l'étude des différentes conditions qui peuvent influencer sur l'évolution du parricide nous apprend que si le climat et la température ont une action évidente mais cependant limitée et qui doit céder le pas à l'influence des mœurs et de l'alcoolisme, en revanche l'âge, le sexe, l'instruction, la profession et l'habitude du crime sont des facteurs de premier ordre. Ces divers éléments nous permettent, par la comparaison de nos tracés avec ceux du professeur Lacassagne sur les attentats contre la personne en général, de supposer que le parricide que nous voyons suivre une marche sensiblement parallèle, obéit sans doute aux mêmes lois individuelles, économiques et sociales.

CHAPITRE III

LE PARRICIDE AU POINT DE VUE PSYCHO-PATHOLOGIQUE

Jusqu'ici, nous n'avons étudié le parricide que d'une façon tout à fait générale.

Nous avons suivi sa marche dans l'histoire des peuples, puis nous basant sur des faits précis et sur des chiffres, nous nous sommes efforcé de trouver des relations entre les variations du parricide en France au ^{xix}^e siècle et certaines conditions générales. C'était là, pour ainsi dire, une étude tout extérieure.

Nous allons maintenant essayer de pénétrer jusque dans la conscience, jusque dans le moi du parricide. Nous nous demanderons si son crime est assimilable aux autres crimes ; si les théories qu'on a données du crime en général sont applicables à celui qui nous occupe, en particulier ; enfin nous rechercherons si nous pouvons comprendre l'assassinat d'un père chez un être normal ou si cet être ne présente pas plutôt des tares, des anomalies.

Garofalo, au premier chapitre de sa *Criminologie*, définit le délit naturel : celui qui blesse nos sentiments de pitié et de probité, nos instincts de bienveillance et de justice qui sont le fond du sens moral. Et, comme Darwin,

il explique la genèse de ces instincts en nous par la sympathie pour nos semblables, cette sympathie qui va d'abord aux membres d'une même famille, puis à ceux de la tribu, puis à ceux qui ont la même origine, la même religion, le même langage, les mêmes coutumes, enfin qui s'étend chez certains hommes supérieurs et s'étendra peut-être un jour chez tous à l'humanité entière sans distinction.

Il s'ensuit évidemment que de tous les crimes, le plus monstrueux est le parricide parce que c'est celui qui blesse les sentiments de sympathie qui sont nés en nous les premiers, qui sont par conséquent le plus solidement ancrés au fond de notre conscience.

Ailleurs, le même auteur, faisant une classification des crimes, place le parricide à côté des grands criminels instinctifs « dénués de sens moral et partant du sentiment de pitié à sa plus simple expression ».

Ne voyons-nous pas, d'autre part, le parricide être, dans tous les temps et chez tous les peuples, l'objet de la répulsion universelle, objet de pitié et de dégoût par-dessus tous les grands criminels et ne voyons-nous pas tous les codes édicter contre lui des peines exceptionnelles? (Chap. IV.)

Cela tient à ce que, si l'atrocité des crimes d'un Laccenaire ou d'un Vacher soulève la conscience, le mépris des liens du sang et de la reconnaissance poussé jusqu'au meurtre nous semble tellement antinaturel que nous tenons ce crime pour le plus odieux. Nous ne pouvons concevoir en effet que les torts les plus graves d'un père, que les provocations et les violences les plus répétées poussent à une vengeance sanglante celui à qui il a donné le jour, sans supposer chez celui-ci une constitution

psychique différente de la nôtre, une cruauté innée et instinctive plus ou moins modifiée et accrue par les vices acquis.

C'est pour toutes ces raisons, que sans séparer le parricide des autres crimes, nous le mettrions, par ordre de gravité, avant les plus horribles assassinats, s'il était possible d'en faire une classification rationnelle en se basant uniquement sur les mobiles et les motifs qui les ont déterminés, sur les circonstances qui les ont précédés ou accompagnés.

Si donc le parricide n'est pas différent des crimes en général, il relève des mêmes explications que ceux-ci et les théories émises au sujet de ces derniers doivent lui être applicables. Voyons donc ces théories.

La première qui a régné en maîtresse jusqu'à la seconde moitié du *xix^e* siècle et qui encore actuellement domine tous les codes, est celle que nous pouvons appeler classique ou des juristes. Ce n'est pas à proprement parler une théorie, car elle n'explique rien et ne cherche pas d'ailleurs à expliquer. Le juriste pose en principe, comme un postulat, que le crime est « une action défendue par la loi ». Mais qui ne voit qu'à notre point de vue cette définition est vide de sens. C'est une définition du crime par rapport à la loi, mais non en lui-même. Le juriste ne s'occupe pas des causes naturelles du crime, des tares physiques ou morales, héréditaires ou acquises qui peuvent le préparer, des motifs et mobiles qui le déterminent. Le criminel n'est pas à ses yeux un être anormal : c'est un homme comme tous les autres qui a commis une action défendue et punissable et qui par conséquent tombe sous le coup de la loi. Cet homme était libre d'accomplir tel ou

tel acte ; son crime est donc méchanceté pure, la société a le droit de se venger.

Mais une nouvelle école est née, l'école anthropologique qui, sous l'impulsion donnée en Italie par MM. Lombroso, Ferri, Garofalo, ses fondateurs et plus illustres représentants, a rejeté les anciennes formules, s'est mise à étudier l'homme au point de vue de la criminalité. Il en est résulté une théorie d'après laquelle il existerait un type humain voué au crime par son organisation même, un criminel-né prédestiné au triple point de vue physique, moral et intellectuel. Cela nous rappelle la conception de l'Église qui voit dans le criminel un réprouvé, un être qui n'a pas reçu la grâce : c'est du fatalisme religieux. Au contraire le fatalisme de l'école anthropologique est scientifique. Par de nombreux caractères, tant physiques et physiologiques que moraux, Lombroso montre que le criminel, par un brusque retour en arrière, rappelle nos ancêtres primitifs. « Les crimes les plus affreux, les plus barbares, dit-il, ont un point de départ physiologique atavistique. » Pour d'autres, Garofalo et Colajanni par exemple, il s'agit d'un atavisme plus particulièrement, et même, pour ce dernier, purement moral. Quoi qu'il en soit de ces divergences, le point essentiel est que pour tous ces auteurs, le crime est le résultat d'un retour à l'état de nature selon l'expression de J.-J. Rousseau, une manifestation régressive, suivant la première interprétation de Lombroso.

Dans cette conception, le facteur individuel est tout. D'après une autre théorie qu'on pourrait appeler théorie sociale et qui est celle de l'école française en général, les facteurs sociaux auraient la prépondérance dans la criminalité. Pour cette école, « n'est-ce pas, dit M. Tarde,

la société tout entière avec son injustice organisée qui est coupable des méfaits en apparence commis par quelques-uns des membres les plus déshérités ? » L'individu, qui n'est que le résultat du passé et du présent sur l'organisation de l'homme, est passif dans l'acte ; il n'est que l'organe qui détermine l'acte qualifié criminel. .

D'autres moins déterministes ne nient pas la part de l'individu dans l'accomplissement du crime, mais font ressortir l'importance des facteurs économiques, des facteurs sociaux.

Ce que nous voulons tâcher de prouver, et que nous avons déjà fait prévoir au début de ce chapitre, c'est qu'il n'est pas possible d'expliquer le parricide chez un être normal, c'est que tout en tenant un grand compte de tous les facteurs extérieurs qui agissent sur l'homme pour déterminer ses actions dans un sens ou dans l'autre, il faut invoquer tantôt une cause pathologique, tantôt un état anormal, morbide, une prédisposition innée ou acquise.

Nous ne nous arrêterons pas aux parricides qui tombent sous le coup de l'article 64 du Code pénal, parce qu'ils « étaient en état de démence au temps de l'action, ou qu'ils ont été contraints par une force à laquelle ils n'ont pu résister ». Ceux-là ont commis leur crime sous l'influence de l'aliénation mentale, d'un état délirant ou d'une obsession, aussi ils bénéficient le plus souvent d'une ordonnance de non-lieu et sont internés dans un asile d'aliénés.

Dans ce cadre entrent les parricides, peut-être plus nombreux qu'on ne le croit, commis sous l'influence de l'épilepsie. En effet la décharge nerveuse qu'est la crise épileptique peut, comme l'a montré Gowers, envahir les

centres psychiques comme les centres psycho-moteurs et donner lieu à des impulsions criminelles. Trousseau va même jusqu'à dire que quand un crime n'a pas de cause évidente connue, on doit l'attribuer à l'épilepsie: « On peut admettre sans le moindre doute, toutes les fois qu'on a sous les yeux un crime qui n'est provoqué ni par l'aliénation mentale, ni par empoisonnement alcoolique, ni par autre cause, que c'était un cas d'épilepsie. » (*Clinique médicale*, 1868.)

Nous pourrions trouver des actes impulsifs semblables dans d'autres névroses ou des maladies organiques du cerveau, mais dans ces cas, l'anomalie est trop évidente ; nous avons hâte d'arriver à ceux où au premier abord le sujet semble absolument sain, et de montrer que si on va au fond des choses, on trouve un être plus ou moins anormal.

Il eût été curieux de rechercher chez les parricides les caractères physiques que Lombroso attribue au criminel né dont il a fait la description suivante :

« Il a le regard froid, cristallisé, quelquefois l'œil injecté de sang, le nez souvent aquilin ou crochu, toujours volumineux, les oreilles longues, les mâchoires fortes ; les zygomés espacés, les cheveux crépus, abondants, les dents canines très développées, les lèvres fines, souvent des tics nerveux et des contractions d'un seul côté de la figure qui ont pour effet de découvrir les dents canines en donnant au visage une expression de menace ou un ricanement. » S'il est vrai que ces caractères se trouvent plus souvent chez les grands criminels, comme le dit Garofalo, nous aurions vraisemblablement rencontré ces anomalies physiques dans une proportion

plus grande chez les parricides que chez les autres criminels.

Sans doute, comme le dit encore Garofalo, il n'existe pas une anatomie du criminel. On ne connaît pas un signe, un caractère physique qui soit le critérium certain et universel de la criminalité. Malgré cela, on a remarqué un certain nombre d'anomalies physiques et physiologiques qui n'existent certes pas chez tous les criminels, mais qui existent beaucoup plus fréquemment chez eux que chez l'homme normal ; cela suffit pour ne pas négliger de les rechercher. « La belle tête classique, dit M. Tarde, forme un parfait contraste avec celle du criminel, dont la laideur est en somme le caractère le plus prononcé. »

L'enquête qui serait nécessaire pour rechercher et noter ces stigmates est évidemment des plus longues et des plus difficiles et il nous a été impossible de l'entreprendre. Nous trouvons bien de ci de là, soit dans la *Gazettes des tribunaux*, soit dans les rapports médico-légaux, des renseignements de ce genre ; telle est cette brève description du parricide Audoine : « Son corps rachitique supporte une tête énorme aux traits vulgaires. Il a le teint blême. » Chez d'autres on a noté le front bas, les oreilles en anse, la mandibule très grosse. Mais ces renseignements sont trop rares et trop succincts pour que nous puissions en faire cas.

Nous sommes donc amené à rechercher chez le parricide l'anomalie morale qui nous permet d'expliquer son forfait. On remarquera que nous ne parlons pas de folie morale, cette entité qu'ont essayé d'isoler Maudsley et les criminalistes italiens mais que nient aujourd'hui la plupart des savants aussi bien en Allemagne qu'en France.

Cette perversité extrême, cette absence plus ou moins complète des instincts moraux les plus élémentaires, qui seule peut expliquer le parricide, peut-elle exister en dehors de toute autre tare physique et intellectuelle ?

Nous ne le croyons pas. Comment en effet séparer la moralité de l'intelligence, de la volonté ? Ces facultés ne sont-elles pas des manifestations diverses de la même conscience, du même moi ? Les partisans de la folie morale ont prétendu que dans certains cas il était impossible de déceler le moindre trouble intellectuel ou volontaire chez le criminel. Mais la meilleure preuve que ce trouble existe, c'est que la volonté n'a pas pu contrebalancer l'influence fâcheuse de la débilité morale et celle des circonstances. Aussi, à notre avis, le criminel, et en particulier le parricide est un être dont toutes les facultés sont atteintes. Nous voyons en lui un débile mental par le fait de l'hérédité et des tares acquises, cette débilité qui le caractérise le livre aux impulsions, et le met en état de moindre résistance par rapport aux conditions sociales du crime dont l'importance a été démontrée par MM. Lacassagne et Tarde.

Cette débilité mentale et en particulier cette absence de sens moral qui caractérise le parricide se manifeste le plus souvent avant le crime par une haine exagérée et sans cause, une grande perversion de l'affectivité, une absence de tout frein, une passion extraordinaire pour l'orgie ; pendant le crime, par un luxe de cruauté souvent invraisemblable, et après par une absence de remords et un cynisme révoltant.

C'est ainsi que Lebeau, ce garçon boucher, âgé de vingt-deux ans, qui fut condamné par la Cour d'assises du

Nord, en 1892, pour avoir tué son grand-père après l'avoir volé plusieurs fois, était parti du régiment avec cette note : « capable de tout. » Il était débauché et paresseux.

C'était aussi un débauché et un paresseux, et aussi un ivrogne invétéré que ce Boulay, vingt et un ans, qui, en 1894, à Grenelle, tuait son père à la suite d'une violente discussion à propos de la succession de sa mère, puis mélodramatiquement se posait en fils qui a vengé sa mère. Il ne dissimulait pas sa haine contre son père et avait annoncé que celui-ci « passerait par ses mains ».

Meyer, trente ans, garçon charcutier, avait été condamné deux fois par le Conseil de guerre, puis quatre fois en correctionnelle pour vol, vagabondage et mendicité avant de comparaître devant le jury de la Seine pour tentative d'assassinat sur sa mère, qu'il alla jusqu'à accuser d'avoir eu des rapports incestueux avec lui, de l'avoir « complètement démoralisé ».

La faillite morale qui caractérise ces malheureux les entraîne parfois jusqu'aux débauches les plus honteuses. Nous en avons un bel exemple dans Benoît, le parricide de Vouziers. Avant l'assassinat de sa mère il avait, sous le toit paternel, abusé de sa cousine et l'avait débauchée au point d'en faire sa complice et au point qu'elle alla mourir dans une maison de tolérance. Mais après le crime ses instincts immoraux s'affirment encore davantage. Envoyé par son père à Nancy, puis à Paris pour travailler chez un notaire, il s'adonne au jeu et aux pires débauches. Il fait la connaissance du jeune Formage et après avoir usé de son ascendant pour se livrer sur celui-ci à ses instincts de pédérastie, il le tue, chose curieuse, de la même façon qu'il avait tué sa mère.

Chez la plupart on note une passion extrême pour le vin et l'alcool et nous les voyons souvent commettre leur crime alors qu'ils sont en état d'ivresse. C'est le cas de ce Breton, Le Luid, qui s'enivrait régulièrement après la paie, proférait alors des menaces de mort contre sa mère et la tue un jour qu'il était dans cet état. C'est encore le cas de Werner, ouvrier parisien, mauvais sujet, s'enivrant tous les jours, maltraitant ses parents quand ils lui refusent de l'argent et qui, un jour qu'il rentrait ivre, tue son père. Nous avons vu que Boulay était alcoolique.

Certains sont particulièrement susceptibles à l'ingestion d'une quantité même minime d'alcool. Ainsi Chabaut, ce bûcheron de la Seine-Inférieure, braconnier dangereux, qui tue sa mère pour la voler après lui avoir fait des menaces de mort continuelles, « était capable de toutes les violences, dit l'acte d'accusation, après avoir bu pour quelques sous d'eau-de-vie ».

En somme nous pouvons dire que si on fouille les antécédents des parricides on trouve chez eux des indices évidents d'une infériorité morale. C'est tantôt la paresse et la débauche, tantôt la brutalité qui fait qu'ils maltraitent ceux qui les entourent, femme, enfants ou parents, tantôt des passions inavouables. Enfin la plupart sont des alcooliques. Leurs vices apparaissent jusque dans leur extérieur et fréquemment l'acte d'accusation nous les dépeint comme violents et sournois, ou sinistres et taciturnes. Ils sont rebelles à toute discipline, et ils ont fréquemment une passion, une seule, qui les absorbe tout entiers, qui souvent les a menés déjà devant les tribunaux et qui les pousse aux actes extrêmes, à l'égard de ceux qui essaient de les contrecarrer. « Les motifs les plus

futiles, dit M. Tamburini à propos du parricide Sbro..., quand ils font obstacle à l'accomplissement de ses désirs, suffisent à le jeter dans des accès de colère pendant lesquels il ne se connaît plus. On dirait un enfant... A-t-il quelque raison, la plus faible du monde, pour haïr quelqu'un, aussitôt il se sent entraîné à le tuer. »

Tous ces caractères s'affirment encore davantage dans l'accomplissement de leur crime : leur brutalité et leur insensibilité morale notamment. Tel est le cas de ce Leuillier (Cour d'ass. de l'Oise, 1892) qui étant allé dans une tourbière, tue sa mère. Il la frappe d'abord à coups de poing et de pied, puis avec un bâton qui servait de béquille à la vieille. « A trois reprises différentes, l'accusé reprit sa mère à bras-le-corps, la souleva et la laissa retomber violemment sur le sol où il continuait à la frapper avec acharnement ; puis comme elle restait comme une masse inerte, il la poussa dans le trou à tourbe rempli d'eau. Étant descendu dans le trou, il la saisit par les pieds et la laissa un certain temps la tête en bas et les pieds en l'air ; il la traina ensuite sur le bord et la laissa étendue sur le dos dans un fossé qui borde la tourbière. » Il reste ensuite une heure à côté du cadavre, sans avoir la moindre émotion.

Nous remarquons la même insensibilité chez Veyrios (Tarn, 1893) cultivateur, vingt-six ans, brutal et féroce au dire des témoins, qui après avoir « fait endurer à son père les plus cruels tourments, l'avoir injurié, maltraité, privé de nourriture et de sommeil », l'enferme pendant deux jours sous un tonneau, puis, voyant qu'il n'est pas mort, l'étrangle.

La même cruauté, la même absence du moindre

sentiment affectif apparaît chez le parricide Gonnachon de Saint-Igny-de-Vers, Rhône (1883). Il attend son père, la nuit, au coin d'un bois, le fait assommer par son complice Chalandon, et alors que le vieillard git sur la route, il s'acharne sur lui, le frappe à la nuque et au cou de huit coups de hache, avec tant de violence, comme le montre le professeur Lacassagne dans son rapport, que le maxillaire inférieur est fracturé. Il le prend ensuite à bras-le-corps et le porte jusqu'au ruisseau qui longe la route. Et cependant, en dehors de ses relations avec son père, qui étaient tendues au point que de la dispute on en venait parfois aux coups, il passait pour avoir une assez bonne conduite. Il est vrai qu'on lui imputait quelques vols de peu d'importance, et qu'on lui reprochait sa paresse et ses dettes. Lui aussi avait menacé son père et sa belle-mère : « Je serai leur bourreau à tous les deux », disait-il. Comme la plupart des parricides, jamais après le crime il ne manifesta la moindre émotion.

Nous pourrions trouver de nombreux exemples semblables. Nous ne voulons citer que celui d'Ancion, le parricide de Leyr, qui, deux jours après avoir assommé son père, eut le terrible courage de le dépecer à l'aide d'une hache et d'une scie. (V. thèse de A. de Saint-Vincent : *le Dépeçage criminel*, Lyon 1902.)

Il nous serait aussi facile d'établir chez le parricide l'existence de caractères qui ont été souvent décrits chez les criminels : une imprudence et une imprévoyance inimaginables, une insouciance allant jusqu'à l'étourderie. Mais ce qui nous semble plus caractéristique, c'est l'absence chez la plupart d'entre eux du moindre remords, de la souffrance morale la plus faible, c'est le cynisme de leurs

récits qui vont jusqu'à la révélation des plus horribles détails.

Ainsi Audoine dont nous avons déjà parlé, ne manifesta jamais la moindre émotion. Un certain Roux, après avoir maltraité longtemps son père et tenté de l'empoisonner, finit par lui ouvrir la gorge. Le lendemain il se promenait racontant que « son c... de père s'était coupé la gorge avec un rasoir ». Il ne manifesta pas non plus d'émotion à la vue du cadavre (Ardèche, 1896).

Il en est de même pour Dubus (Oise, 1897), qui après avoir tué son père, dit partout que la mort est due à une hémorragie, fait disparaître les traces du crime, lave le plancher et prépare lui-même l'inhumation. Le lendemain il s'enivre et quand on lui annonce que le médecin a conclu à un meurtre, il n'est ni surpris ni ému, il continue à boire.

Cette incapacité d'avoir le moindre remords est si évidente que lorsqu'ils ont manqué leur coup ils le regrettent et déclarent comme par exemple Chabot (Seine, 1896) « Si je l'ai manqué aujourd'hui il y passera plus tard », ou comme Souplet que « s'il est mis en liberté il retrouvera la vieille et saura lui faire son affaire ».

Sarmet (Pyrénées-Orientales, 1895), qui avait tué son père parce que celui-ci lui refusait 30 centimes, et qui avait d'ailleurs de nombreux vols à son actif, eut à l'audience une attitude cynique ; il parlait de son crime avec la plus grande insouciance.

Fortin (Calvados, 1896) eut aussi après son crime une attitude déplorable, et alors que son père implorait de ses juges son pardon, il resta impassible et froidement déclara qu'il recommencerait si on lui rendait la liberté.

Nous avons essayé de montrer comment se manifeste chez le parricide l'absence de sens moral. Nous allons maintenant chercher quelles sont les conditions qui favorisent ou même sont la cause directe de la perte des sentiments moraux les plus élémentaires. Nous verrons que ces facteurs peuvent être congénitaux ou acquis, car, comme l'a dit le Dr Crocq au V^e Congrès d'anthropologie criminelle, « la déséquilibration mentale et la dégénérescence peuvent, comme toutes les maladies, être acquises : elles peuvent être constituées de toutes pièces par de nombreux facteurs qui, à la longue, peuvent complètement transformer l'individu tant au point de vue moral qu'au point de vue physique : Telles sont les nombreuses intoxications, une mauvaise hygiène, les maladies de longue durée, etc. »

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement pour montrer que la débilité ou la dégénérescence morale peut être innée, ou peut être le fait de l'hérédité. « L'hérédité des penchants, des instincts et des passions chez les bêtes, dit Ribot (*Hérédité psychologique*) est une très bonne démonstration de cette forme de l'hérédité chez l'homme en ce qu'elle nous débarrasse de toutes les influences superficielles tirées de l'influence de l'éducation, de l'exemple, de la force de l'habitude, des causes extérieures par lesquelles on a cru pouvoir remplacer l'hérédité. »

L'école italienne a montré avec quelle facilité les passions se métamorphosent et deviennent folie, la folie tendance au crime. Despine dit que si on faisait des recherches dans les antécédents des criminels on trouverait presque toujours des infirmités cérébrales, des affections pathologiques. « Grand est le nombre des criminels, dit-il, dont les ascendants ont donné des marques de folie. »

On a cité de nombreux exemples qui indiquaient la perte du sens moral avec tendances homicides chez les fils d'alcooliques. D'après la statistique des États-Unis, ils commettraient dix fois plus de crimes que les autres.

Maudsley (*Pathologie de l'esprit*) montre même que la passion excessive pour l'argent, l'avarice amène chez les descendants une dégénérescence physique et mentale qui peut aller jusqu'à l'extinction de la famille, ou une déchéance morale et intellectuelle qui se manifeste par une fourberie et une duplicité instinctives, par un égoïsme féroce et l'absence de toute idée morale. On trouverait la même dégénérescence, d'après Marro, chez les enfants issus de parents âgés ; et d'après lui, 52 p. 100 des assassins seraient dans ce cas.

Il existe des cas de parricide qui seraient inexplicables si on n'invoquait cette hérédité indéniable des instincts et des passions. Ce sont les cas où les antécédents du criminel ne faisaient pas prévoir une telle perversion. Telle est l'affaire Aaron (Aude, 1895). Dans une discussion où le fils défend sa mère, il a un moment d'égarement et tue son père. Or, celui-ci était emporté, violent « d'une brutalité inouïe et raffinée ». Il en est de même pour la fille Ardin (Haute-Savoie 1892) qui tue son père pour venger sa mère de toutes les brutalités qu'elle a subies, et de Verdier (Tarn-et-Garonne, 1894) qu'on nous dépeint comme un être doux, inoffensif, et qui dans une discussion avec son père à propos de perruches, donne à celui-ci un coup de poignard. Ce dernier nous est représenté comme ivrogne et brutal : il aurait poussé son fils à bout.

Tous ces cas sont remarquables par l'absence d'anté-

cédents personnels au meurtrier, par l'amour et la pitié qu'il éprouve pour celui des siens qui est maltraité, enfin par les remords cuisants, par le vif repentir qui suivent le crime. Il nous semble qu'il s'agit d'une réapparition brusque et tardive des mauvais instincts des ascendants. Nous avons noté chez les parents de ces parricides la brutalité, la cruauté, l'ivrognerie. Pourquoi, alors que nous n'avons pas d'autre explication plausible, ne pas admettre que le crime est la révélation brusque, inattendue, d'une hérédité morbide jusqu'alors passée inaperçue ? Cela paraît moins extraordinaire si on se souvient que « l'hérédité se montre plus agissante à mesure que les phénomènes sont plus voisins de l'organisme, qu'elle est très forte dans les actes réflexes, les cas de cérébration inconsciente, les impressions, les instincts ; décroissante et de plus en plus vague dans les phénomènes de sensibilité supérieure ». (Caro : *Essai de Psychologie sociale*).

L'importance que nous accordons à l'hérédité morbide ne nous fait pas perdre de vue les autres facteurs qui selon nous doivent intervenir dans une explication raisonnée du parricide. Il serait puéril de vouloir nier l'influence de l'éducation, de l'exemple, des maladies et des passions, etc. Mais ce que nous tenons à établir c'est que ces divers facteurs n'interviennent que pour fortifier un penchant inné.

Nous ne croyons pas en effet, comme le prétendent plusieurs auteurs, que la misère de certaines classes soit la source des crimes commis par quelques individus. Nous croyons plutôt que cette misère est, selon l'heureuse comparaison de M. Lacassagne, le bouillon où le microbe peut se développer et devenir particulièrement virulent. L'éducation et l'exemple n'interviendraient donc, selon nous,

que chez les êtres prédisposés par leurs antécédents pour en faire des détraqués, des immoraux, des parricides.

La maladie et l'alcool agiraient de même. Nous avons noté chez presque tous les parricides que nous avons relevés la tendance à l'ivrognerie. Cet abus des boissons fermentées agit de deux façons : d'abord d'une manière pour ainsi dire chronique en aidant celui dont le sens moral est déjà atteint et atrophié par l'hérédité à se débarrasser des derniers scrupules, des derniers restes des instincts de pitié et de probité, des sentiments affectifs. Il agit fréquemment aussi d'une façon pour ainsi dire aiguë en provoquant l'acte qu'une longue hérédité aurait peut-être été impuissante à déterminer.

On nous dira peut-être qu'un être normal peut, dans un accès aigu d'alcoolisme se livrer sur ses ascendants à des voies de fait et aller jusqu'à leur donner la mort. Nous ne le croyons pas. En effet, ils sont nombreux, les alcooliques invétérés qui même dans leurs pires accès sont les plus doux des hommes. Ils sont rares, au contraire, ceux qui vont jusqu'à tuer leurs parents et chez tous ceux-là, comme nous l'avons vu, il est possible de trouver des signes évidents d'une déchéance morale avancée.

Il résulte de tout ce que nous avons dit que le parricide en dehors des cas où il est évidemment dû à une cause pathologique dans l'acception du terme, est inconcevable sans une perversité innée, fortifiée par les passions et les vices acquis. On s'en rendra compte aisément si on se donne la peine de scruter les antécédents de l'accusé, de suivre son évolution.

C'est ce qui ressort nettement de l'admirable rapport inédit de MM. G. Ballet et E. Dupré sur l'état mental du

parricide Duparchy, rapport que M. Dupré nous a fait l'honneur de nous communiquer.

M. le D^c Sizaret, médecin en chef de l'asile de Saint-Ylie, à l'obligeance duquel nous devons d'avoir pu consulter son rapport, avait conclu que l'accusé ne jouissait pas de la plénitude de ses facultés et devait être tenu pour complètement irresponsable.

MM. Ballet et Dupré commencent par établir que Duparchy n'est ni un dément, ni un délirant, ni un obsédé dans l'acception clinique du mot, « ni un fou moral » ; puis, passant à un examen positif du parricide : « Nous avons été amenés à penser que le crime de Duparchy qui se conçoit difficilement, quelques mobiles qu'on lui suppose, étant donnée son énormité rapprochée de l'éducation morale et du passé de son auteur, se comprend, ou du moins cesse d'être problématique si l'on fait intervenir pour l'expliquer l'appoint pathologique que nous révèle l'analyse de la psychologie, morbide à certains égards, de l'inculpé. ».

« Il convient de rappeler, continuent MM. Ballet et Dupré, que les antécédents héréditaires de Duparchy sont de nature à l'avoir prédisposé aux tares psychopathiques.

« Il a eu plusieurs parents de caractère bizarre et excentrique ; un père violent et emporté, une mère triste et malade, un cousin germain qui, après un échec au baccalauréat, s'est suicidé en se pendant à un arbre, dans une promenade publique ; un cousin et une cousine aliénés, internés l'un à Lyon, l'autre à Bourg ; enfin un troisième cousin mort épileptique, à vingt ans, à la maison de santé de Tain dans la Drôme.

« Cette parenté est de nature à nous faire présumer chez lui une certaine fragilité native de sa constitution mentale. On conçoit sans peine que les causes occasionnelles aient eu une prise plus facile sur un cerveau ainsi préparé à subir leurs effets. Et de fait, les privations, les soucis, les inquiétudes, le surmenage physique et moral, qui n'ont pas fait défaut à Duparchy, ont peu à peu contribué non seulement à aigrir son caractère, mais encore à affaiblir sa résistance psychique. Ajoutons enfin que peut-être les excès génésiques et sûrement les excès alcooliques, particulièrement l'usage de l'absinthe dont l'inculpé a fait abus dans la période qui a précédé le crime, ont apporté un dernier et décisif appoint à l'ensemble des facteurs de l'épuisement et de la désagrégation psychique.

« Le résultat de ce concours étiologique a été chez Duparchy le développement graduel d'un état de neurasthénie et de dépression morale dont les débuts remontent assez loin dans son passé, dont les progrès se marquent à chacune des étapes douloureuses de sa vie et dont l'accentuation au cours de l'année 1899 va permettre l'apparition de manifestations plus graves. »

MM^{rs} Ballet et Dupré nous montrent ensuite Duparchy, soucieux de l'avenir de sa maîtresse et de ses enfants, envisageant la possibilité de les débarrasser de la vie et de se suicider ensuite. Ce n'est d'abord qu'un rêve, qui devient bientôt obsédant au point qu'il se rend au château d'Angeville où sa maîtresse est en villégiature ; mais il revient brusquement, heureux d'avoir échappé à une défaillance dont il mesure la gravité et la portée.

Vers la même époque la hantise homicide le reprend,

mais cette fois contre son père qu'il hait, et juge mauvais époux et mauvais père. « Dans les deux cas, on ne peut pas ne pas voir l'expression de cet affaiblissement de l'énergie qui porte souvent les neurasthéniques héréditaires à battre en retraite devant les obstacles que la vie leur ménage, par suite du sentiment d'impuissance qu'ils éprouvent à soutenir un effort et une lutte un peu prolongée... »

Encore une fois Duparchy manque de courage : après être allé à Diesle, il en revient sans avoir même vu son père.

Mais l'état de psychasthénie dépressive s'accroît, des troubles nutritifs et névropathiques apparaissent. C'est dans ces conditions que l'accusé, repris de la hantise homicide, part pour mettre son projet à exécution.

MM. Ballet et Dupré nous décrivent alors toutes les circonstances du crime, qu'ils résument en quelques mots : « Sans revenir sur l'état de psychasthénie anxieuse et de dépression morale de Duparchy, nous devons insister ici sur les ingestions répétées d'absinthe faites par lui, le long du trajet, au buffet des gares, et au dernier dîner à Champagneulles avant l'arrivée à Diesle; nous devons insister sur l'état d'extrême fatigue dans lequel devait se trouver Duparchy après ce voyage à pied de Morlier à Diesle, cette traversée à la nage de la rivière, cette journée et cette nuit passées sans aliments ni sommeil. Il est certain que sous l'influence de ces causes (intoxication absinthique, inanition relative, surmenage physique et moral), Duparchy était dans un état nerveux anormal et par conséquent maladif, au plus haut point propice à la production des réactions motrices automatiques que

provoquent soudainement les incitations émotionnelles si puissantes de la peur et de la colère. »

Nous ne pouvons nous dispenser de citer encore le résumé de cette magistrale étude :

« Dominée par la fâcheuse influence d'une hérédité très suspecte, ébranlée par les déboires et les chagrins d'une vie mal conduite et malheureuse, intoxiquée enfin par quelques excès de boissons, la constitution mentale de Duparchy est devenue un terrain propice au développement des perversions de l'instinct et du sens moral, à l'affaiblissement de la volonté, à la déséquilibration émotive. Il en est résulté un état constitutionnel de psychasthénie qui ne pouvait offrir qu'une résistance insuffisante aux entraînements passionnels de la haine, de la colère, de la vengeance. A cause des mêmes conditions générales il s'est développé dans les dernières semaines qui ont précédé le crime, des idées homicides assez particulières par la soudaineté de leur éclosion, l'illogisme de leurs fondements, l'étrangeté des voyages et des actes destinés à leur exécution, ainsi que des circonstances au milieu desquelles Duparchy, arrivé au terme de sa fatale odyssée, aboutit à son crime. Aussi sommes-nous amenés à considérer ce crime comme le terme d'une longue évolution mentale, au cours de laquelle on relève bien des éléments morbides, des états anormaux, et dont l'analyse, surtout celle des dernières phases, nous permet de considérer Duparchy sinon comme un malade atteint d'aliénation mentale et par conséquent irresponsable, car les mobiles qui ont déterminé ses actes, particulièrement l'assassinat de son père, n'ont directement rien à faire avec les mobiles pathologiques (idées délirantes, hallucinations,

illusions) qui dirigent la conduite des aliénés ; au moins comme un infirme psychique dont l'infirmité* vraisemblablement native a été aggravée par les difficultés d'une vie mal conduite et a mis Duparchy dans un état d'asthénie nerveuse qui a notablement diminué chez lui la capacité de résistance aux sollicitations des passions et des sentiments violents. »

Cette admirable étude dont la valeur littéraire ne le cède en rien à la profondeur de l'analyse et à la finesse de l'observation vient solidement étayer nos idées sur la débilité morale du parricide, débilité d'origine congénitale souvent aggravée par les tares acquises. Il est impossible de mieux mettre en lumière les diverses phases de l'évolution mentale du parricide, dont le point de départ se trouve dans une instabilité native et dont l'aboutissant est la déchéance productrice du crime.

De tout ce que nous avons dit, il résulte évidemment que, quelle que soit la cause du parricide, qu'il relève d'un état vraiment pathologique ou de cette infirmité qu'est en somme la débilité morale, on ne saurait faire cas d'un critérium de responsabilité ne reposant que sur la constatation et la conscience du crime. Il en résulte aussi la nécessité de faire dans tous les cas un examen méthodique et approfondi de l'état mental de l'accusé, de reconstituer la genèse du crime, afin de donner au magistrat une base solide d'appréciation.

CHAPITRE IV

LE PARRICIDE ET LA JUSTICE

L'étude des Codes et de la législation des divers peuples civilisés, aux différentes époques de leur histoire, nous montre que, si toutes les sociétés ont toujours puni les actes criminels à l'aide de pénalités variables, il n'est pas de crime, sauf le régicide aux époques troublées de la formation des États, qui ait été plus rigoureusement réprimé que le parricide. C'est que, si le premier devoir d'une nation était de réprimer les actes capables d'ébranler son unité encore incertaine, il ne lui était pas moins indispensable de préserver de toute dissolution la famille, sa base la plus solide.

A ces considérations d'ordre social, sont venues se joindre de tout temps des raisons d'un ordre plus intime. En effet, les liens du sang que nous pourrions trouver jusque chez l'animal, l'amour filial dont le culte des ancêtres dans l'antiquité n'était que la manifestation extérieure, en un mot cet instinct qui attache le généré au générateur fait que le parricide est universellement considéré comme un crime antinaturel, le plus inexplic-

cable de tous, et qu'il est à ce titre le plus sévèrement puni.

Il est si vrai que ce crime a toujours été jugé le plus odieux, que les sociétés primitives semblent non seulement ne l'avoir pas connu, comme nous l'avons montré plus haut, mais même qu'elles n'en ont pas conçu la possibilité.

La loi juive ne le mentionne pas, tant ce crime paraissait invraisemblable. Mais on peut juger de ce qu'eût été le châtement du fils parricide, par les peines infligées au fils qui manquait de respect à ses ascendants. Celui qui se rendait coupable d'une désobéissance grave à l'égard de ses parents était lapidé (*Deutéronome*, XXI, 18); celui qui injurait ses parents ou se portait sur eux à des voies de fait était puni de mort (*Exode* XXI, 17; *Lévit.* XX, 9; *Deut.* XXVII, 16). Il en était de même en Égypte où le crime suprême, après l'outrage aux dieux, était de laisser ses parents sans sépulture.

Les lois d'Athènes étaient également muettes au sujet du parricide. Solon, le grand législateur et philosophe que l'histoire place au premier rang parmi ceux qui ont fait l'éducation sociale du genre humain, n'édicte aucune peine contre ce crime réputé impossible, à une époque où le père avait cependant le droit de vendre ses enfants. Ce silence ne laisse-t-il pas supposer qu'il ne semblait pas dans l'ordre des choses possibles qu'un fils pût tuer son père? Plus tard, cependant il fallut bien s'occuper de ce crime monstrueux. Voici comment il fut puni: « Si quelqu'un est assez malheureux pour oser arracher volontairement et de dessein formé l'âme du corps de son père ou de sa mère, de ses frères ou de ses enfants, telle est la loi

que le législateur mortel portera contre lui : il sera condamné à mort par les juges ; les magistrats le feront exécuter par les bourreaux publics, et son cadavre sera jeté nu hors de la ville dans un carrefour désigné pour cela. Tous les magistrats, au nom de tout l'État, portant une pierre à la main, la jetteront sur la tête du cadavre et purifieront ainsi l'État tout entier. On le portera ensuite hors des limites du territoire, et on l'y laissera sans sépulture, selon l'ordre de la loi. » (Platon : *les Lois*). Cette dernière disposition était la plus rigoureuse, car chez les Grecs comme dans plusieurs autres peuples, laisser un cadavre sans sépulture était le châtement suprême. C'est pour éviter cette ignominie à l'ombre de son frère Polynice qu'Antigone, ce modèle de piété fraternelle, brava, en l'ensevelissant, les ordres de Créon, roi de Thèbes, et fut condamnée à être enterrée vivante.

A Rome, le parricide fut tout aussi sévèrement puni. Le mot *parricidium* englobait tous les meurtres. Mais la loi des Douze Tables avait une peine spéciale et particulièrement sévère pour celui *qui parentem necaverit* en restreignant dans l'esprit de la loi le mot de *parentem* au père et à la mère. On bandait les yeux au coupable, et, après l'avoir cousu dans un sac de cuir de bœuf on le jetait dans le Tibre ou dans la mer. C'est ce châtement qui inspirait à Cicéron (*Pro Sexto Roscio*) ces paroles éloquentes : « O sagesse incomparable de nos ancêtres ! Ne semblent-ils pas avoir voulu exclure de la nature entière ce coupable auquel ils enlèvent à la fois le ciel, le soleil, la terre et l'eau ; de telle sorte que le misérable qui a donné la mort à celui dont il a reçu le jour se trouvât à la fois hors du contact des éléments dont tous les êtres tien-

nent leur existence ? Durant les courts instants de vie qu'on lui laisse le parricide ne peut plus respirer l'air du ciel ; il meurt et la terre ne touche point ses os ; il devient le jouet des vagues et les vagues n'humectent point son corps. Enfin rejeté sur le rivage après sa mort il ne peut retrouver le repos même sur les rochers. »

Plus tard, la loi Pompeia aggrava encore le supplice des parricides. Le coupable, après avoir été frappé de verges jusqu'au sang, était introduit dans un sac où l'on enfermait avec lui un chien, un singe, un coq et une vipère, puis il était jeté au Tibre ou à la mer. Un ancien commentateur, Corvin, a attribué au choix de ces animaux une signification symbolique. D'après cet auteur le chien symbolisait la rage ; le singe, l'homme privé de raison ; le coq symbolisait la méchanceté parce qu'il bat souvent sa mère, et la vipère, la cruauté parce qu'en venant au monde elle déchire le ventre où elle est née. Quoi qu'il en soit de cette interprétation, qu'elle soit l'œuvre d'une imagination trop vive ou qu'elle nous explique exactement l'intention du législateur, il n'en est pas moins vrai que ce supplice était exceptionnel et unique.

Il était réservé exclusivement aux seuls parricides et longtemps ceux-ci ne connurent pas d'autre genre de mort ; mais peu à peu on arriva à les condamner aux bêtes ou au feu. Dès lors ces trois genres de supplice coexistèrent et il semble bien que ce furent les seuls usités dans les premiers temps de l'ère chrétienne.

Au moyen âge l'horreur inspirée par le parricide ne diminua pas et les supplices infligés ne furent pas moindres. Ce furent, en général, dans tous les pays latins, les mêmes qu'à Rome : transportés dans les provinces de

l'empire par les Romains, la tradition les conserva: la coutume servit de loi. Certains peuples plus heureux eurent des codes à eux, mais pour ce qui est du châtimement du parricide, ces codes copièrent en général la loi romaine.

C'est ainsi qu'en Espagne les Partidas qui datent du XIII^e siècle reproduisent servilement la loi des Douze Tables.

En Italie où les jurisconsultes plaçaient par ordre de gravité le parricide immédiatement après les crimes de lèse-majesté divine et humaine, les anciennes pénalités demeurèrent. Cependant nous voyons apparaître le supplice de la roue suivi de celui du feu.

Il en était de même en Allemagne où le fils parricide était puni à la manière romaine. En Saxe notamment, l'antique coutume germanique de livrer à la justice de ses proches le parricide, coutume qui existe encore aujourd'hui chez les Ossètes, cette peuplade du Caucase étudiée récemment par Kovalewsky, avait fait place à la tradition romaine. Le parricide, enfermé dans un sac de cuir, était plongé dans une mare profonde. « Cela signifie, dit le *Miroir de Saxe*, qui voit aussi dans cette coutume un symbole, que son corps ne doit pas souiller le regard des hommes, ni du soleil, ni de la lune, ni du jour, ni de la nuit. »

En France, comme en Judée, comme à Athènes, l'ancien droit était muet sur le parricide. Les Capitulaires de Charlemagne ne s'en occupent pas. « Nous n'avons, dit un témoignage du temps de la France féodale, aucune loi où il soit fait mention expresse du crime de parricide, en sorte que nous n'avons d'autres règles à suivre sur cette matière que celles établies par la jurisprudence des

arrêts. » Quant aux arrêts, ils s'inspiraient de la tradition romaine. Il en était encore de même au xv^e siècle si nous en croyons Bouteiller : « Le *patricide*, dit-il, doit mourir sans éléments. » (*Somme rurale*.)

Nous avons d'ailleurs des renseignements plus précis et plus complets dans le *Praxis rerum criminalium* du Hollandais Damhouder qui nous indiquent que même à la fin du xvi^e siècle rien n'avait encore été changé relativement au supplice des parricides, pas plus en France qu'en Hollande. Les dispositions de la loi Pompeia et du droit canon, qui n'était qu'une reproduction de la première sous le rapport du parricide, étaient encore en vigueur. Mais la difficulté de se procurer les animaux exigés par la loi romaine obligeait à livrer les fils parricides à d'autres supplices. Souvent ils étaient livrés aux bêtes féroces : lions, ours, loups ou même chiens.

Plus souvent encore, « ils étaient attachés à la queue d'un cheval ou placés sur une claie et menés dans cet appareil ignominieux au lieu du supplice où ils étaient décapités et fixés ainsi sur une roue élevée. En même temps leurs biens étaient frappés de proscription et de confiscation ». Il était même laissé à l'initiative du juge d'aggraver ce châtiment si en raison de leur gravité le fait ou les circonstances du crime l'exigeaient.

Damhouder nous apprend aussi que la même pénalité était appliquée dans le cas où la mort n'avait pas résulté de la tentative criminelle et même dans celui où il n'y avait eu qu'intention sans commencement d'exécution. Il est curieux de voir que les complices, et en particulier le pharmacien ou le médecin qui procurait au fils le poison, étaient également punis de la même peine.

Par contre, la colère, la faiblesse d'esprit étaient sinon des excuses, du moins des cas d'irresponsabilité. La mort était alors remplacée par les fers ou la prison : ces derniers châtimens n'étant que des moyens de défense pour éviter le renouvellement d'actes semblables.

On voit le progrès qui vers la fin du ^{xvi}^e siècle s'était accompli dans la jurisprudence du parricide. Au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècles l'évolution qui se produisit dans la société française eut sa répercussion dans les codes et eut pour résultat de faire perdre peu à peu aux antiques lois barbares une partie de leur influence : elle aboutit à la formation de notre ancienne jurisprudence, celle que régénéra complètement la Révolution.

Les peines étaient encore nombreuses et variées suivant l'atrocité du crime et la qualité des personnes. Le parricide était toujours puni sévèrement. Il devait d'abord faire amende honorable. On lui coupait alors le poing droit, puis il était en général roué vif. Son corps était brûlé et les cendres jetées au vent. « Il y a quelques années, dit Pothier, la cour condamna un parricide de ce pays-ci à être roué et ensuite jeté au feu tout vivant . » Souvent le parricide avait aussi la lèvre fendue, la langue coupée.

Par respect pour la décence publique, les femmes n'étaient pas soumises au supplice de la roue ; elles étaient brûlées ou pendues. Quelques années avant la Révolution, la marquise de Brinvilliers eut la tête tranchée, puis fut livrée aux flammes. Voici d'ailleurs l'arrêt de sa condamnation : « ...Pour réparation, a été condamnée à faire amende honorable au devant de la principale porte de l'église de Paris, où elle sera menée dans un tombeau,

la corde au col, tenant en ses mains une torche ardente du poids de 2 livres; et là étant à genoux, dire et déclarer que méchamment et par vengeance, et pour avoir leurs biens, elle a fait empoisonner son père, ses deux frères et attenté à la vie de sa sœur; de là, conduite en place de Grève pour y avoir la tête tranchée sur un échafaud, son corps brûlé et les cendres jetées au vent;... déclarée déchue des successions de ses père, frères et sœur du jour du crime par elle commis, et tous ses biens acquis et confisqués à qui il appartiendra... »

Avec la Révolution, cessèrent les supplices raffinés et les mutilations, vieux souvenirs des temps anciens. Même la peine de mort devait être abolie dans la République à dater du jour de la publication de la paix générale, promesse que la loi de 1791 ne réalisa pas. La peine de mort était maintenue. Elle était même pour le parricide aggravée d'un appareil ignominieux : « Le coupable condamné à mort pour parricide sera conduit sur le lieu de l'exécution en chemise, nu-pieds et la tête couverte d'un voile noir. Il sera exposé sur l'échafaud pendant qu'un huissier fera au peuple lecture de l'arrêt de condamnation et il sera immédiatement exécuté à mort. »

Ainsi il était simplement décapité. Mais le législateur révolutionnaire n'a pu se défaire complètement de la tradition et les dispositions particulières que nous venons de citer rappellent évidemment celles dont nous avons parlé plus haut. Cette sorte de châtiment moral est l'expression de l'horreur et de la réprobation universelle qu'inspire ce crime contre nature.

Le Code pénal de 1810 fait revivre l'antique coutume de couper, avant l'exécution, le poignet droit au parricide.

Enfin la loi de 1832 a supprimé définitivement cette mutilation qui était un anachronisme, mais, afin de frapper plus vivement l'imagination de la foule, de flétrir publiquement, au moment solennel de l'expiation, ce crime odieux, elle a conservé la disposition de la loi de 1791 relative à l'appareil qui précède l'exécution. C'est la loi qui encore aujourd'hui régit le parricide.

Elle a été diversement interprétée. Les uns l'approuvent pleinement. Les autres regardent la disposition aggravante de la peine de mort comme une barbarie inutile, comme une prolongation de l'agonie de la victime. « On veut inspirer de l'horreur, disent-ils, on inspire de la pitié. Un tel spectacle outrage l'humanité et révolte les spectateurs. » Mais d'autant que cette aggravation est de pure forme, qu'elle n'occasionne aucune souffrance physique et le plus souvent aucune peine morale, il semble bien naturel qu'un crime odieux entre tous soit puni d'une peine spéciale.

D'ailleurs, si nous examinons la législation contemporaine des divers états de l'Europe, ne voyons-nous pas que chez la plupart le parricide est puni plus rigoureusement que les autres crimes? Sans doute, l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande n'ont pas de peine spéciale pour le parricide et le traitent comme un homicide volontaire; mais combien sont plus nombreux les pays dont les codes envisagent les liens qui unissent le fils au père comme une cause d'aggravation de la peine.

En Italie, alors que de dix-huit à vingt et un ans le meurtre ordinaire est puni de réclusion, de vingt et un à vingt-quatre ans le meurtre du père adoptif est puni de la même peine, et le meurtre du père légitime ou naturel

des travaux forcés à perpétuité, la peine de mort n'existant plus en Italie.

En Espagne l'homicide des parents légitimes, naturels ou adoptifs est puni de mort, comme l'assassinat, alors que le meurtre peut n'être puni que de chaîne à vie.

La législation belge est semblable à la nôtre en ce qui concerne le parricide, mais elle supprime les accessoires de l'exécution.

En Autriche, le meurtre qui constitue ce que nous appelons les coups et blessures ayant entraîné la mort sans intention de la donner, lorsqu'il est commis sur un ascendant, est puni d'une peine de réclusion de dix à vingt ans au lieu de cinq à dix ans pour le meurtre commun. L'assassinat des parents est puni de mort comme l'assassinat ordinaire.

De même la législation suédoise considère comme une circonstance très aggravante de l'assassinat ou du meurtre les liens de parenté entre la victime et le coupable.

En résumé nous voyons que du jour où le législateur a eu à sévir contre le parricide il en a fait un des crimes les plus abominables. La peine de mort ne lui a pas semblé suffisante; il a voulu prolonger l'agonie du coupable en faisant, jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, précéder l'exécution capitale de supplices ou de tortures raffinés. Actuellement encore, quoique la plupart des États européens aient rayé de leur jurisprudence les formalités spéciales précédant le dernier supplice dans le cas de parricide, la France a cru nécessaire de désigner au mépris public jusqu'au moment de l'expiation finale le fils dénaturé.

RÉSUMÉ ET CONCLUSIONS

I. — Le parricide est de tous les crimes celui qui, de tout temps, et dans tous les pays, a inspiré le plus d'horreur et de mépris.

Rare ou même inconnu au début des sociétés civilisées, plus fréquent par la suite, il semble être intimement lié dans ses variations avec l'état de la religion, des mœurs, de la civilisation.

II. — Le parricide obéit en général dans sa marche aux mêmes lois individuelles, économiques et sociales que les crimes contre les personnes. L'influence du climat, de la race avec les mœurs et les passions qui en sont la caractéristique, mais surtout de l'âge, du sexe, de l'instruction, de la profession et de l'habitude du crime, est évidente d'après notre statistique.

III. — Nous voyons l'explication du parricide soit dans un état pathologique caractérisé, soit dans une débilité mentale d'origine congénitale, aggravée par les tares acquises, qui fait que le sujet est le plus souvent

un impulsif, et se trouve dans l'incapacité de résister aux sollicitations des passions et aux circonstances.

IV. — Le parricide ayant toujours été dans tous les pays civilisés considéré comme un des crimes les plus haïssables, a été en conséquence puni d'une façon exceptionnelle. Les supplices et tortures raffinés qu'on faisait subir autrefois au parricide se sont adoucis et ont même cessé avec la civilisation ; cependant encore actuellement il y a une disposition spéciale, ignominieuse, dans le Code pénal français, relativement au parricide.

Vu :

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
LACASSAGNE.

Vu :

POUR LE DOYEN,
L'Assesseur,
LACASSAGNE.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE,
Président du Conseil de l'Université,
G. COMPAYRÉ.

BIBLIOGRAPHIE

- AUDIFFRENT. — Folie, aliénation mentale et criminalité. (*Arch. d'Anth. crim.*, 1899, p. 153.)
- A. BATAILLE. — Causes criminelles et mondaines.
- BENEDIKT. — Étude de crânes des grands criminels. (*Arch. d'Anth. crim.*, 1892.)
- DU BLED. — Les aliénés en France et à l'étranger. (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1886.)
- BOILEAU DE CASTELNAU. — Des maladies du sens moral. (*Arch. de Méd.*, 1878.)
- BONFIGLI et BRUGIA. — Parricide imputé à Angelo B. (*Arch. ital. per le mal. nerv.*, XXII, Milan, 1886.)
- BOURNET. — La criminalité en France et en Italie.
- A. DU BOYS. -- Histoire du droit criminel. Paris, 1874.
- CARO. — Essais de psychologie sociale. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1883.)
- CHAUSSINAND. — Contribution à l'étude de la statistique criminelle de France. (Th. de Lyon 1881.)
- COLAJANNI. — La sociologie criminelle, 1889.
- Compte-rendu de la statistique criminelle en France (1825-1898).
- CORRE. — Les criminels. Paris, 1889.
- DAGONET. — Folie morale, 1878.
- DALLOZ. — *Répertoire et supplément au répertoire*. (Paris, 1887.)

- DEBIÈRRE. — La tête des criminels. (*Arch. d'Anthr. crim.*, p. 113, 1893.)
- DESPINE. — La folie au point de vue philosophique. Paris, 1875.
- La psychologie naturelle. Paris, 1868.
- FÉRÉ. — Dégénérescence et criminalité. Paris, 1895.
- La famille névropathique. Paris, 1894.
- FERRI. — L'Omicidio. Torino, 1892.
- Nuovi orizzonti di diritto penale. Bologna, 1884.
- FOQUIER. — Causes célèbres.
- FUSTEL DE COULANGES. — La cité antique. Paris, 1883.
- GALLAVARDIN. — Alcoolisme et criminalité.
- GAROFALO. — La criminologie. Paris, 1888.
- Contribution à l'étude du type criminel. (*Bull de la Société psycho-physiol. de Paris*, 1886.)
- Gazette des Tribunaux.
- GOUZÉR. — Théorie du crime. (*Arch. d'Anthr. crim.*, 1894.)
- H. JOLY. — Le crime. Étude sociale. Paris, 1888.
- L'instinct. Paris, 1869.
- KRAFFT-EBING. — Die Lehre v. Moral, 1874.
- Médecine légale des aliénés. Paris, 1900.
- LASÈGUE. — Des délires par accès au point de vue médico-légal. (*Arch. de Méd.*, 1878.)
- LEGRAIN. — Médecine légale du dégénéré. (*Arch. d'Anthr. crim.*, 1894, p. 4.)
- LEGRAND DU SAULLE. — La folie devant les tribunaux.
- LETOURNEAU. — Médecine des passions.
- LOISELEUR. — Les crimes et les peines dans l'antiquité. Paris, 1863.
- LOMBROSO. — L'homme criminel. Rome, 1878.
- MAGNAN. — De l'alcoolisme. Paris, 1874.
- Leçons sur l'épilepsie. Paris, 1882.
- MAGNAN et LEGRAIN. — Les dégénérés. Paris, 1895.
- MARANDON DE MONTYEL. — Criminalité et dégénérescence (*Arch. d'Anthr. crim.*, 1892, p. 237.)
- MARRO. — Caratteri dei delinquenti, 1887.

- ÉT. MARTIN. — Compte rendu du 5^e Congrès international d'anthropologie criminelle. (*Arch. d'Anthr. crim.*, 1901, p. 593.)
- MAUDSLEY. — Pathologie de l'esprit. Paris, 1883.
- Le crime et la folie. Paris, 1888.
- MOREAU. — La psychologie morbide. Paris, 1859.
- NADAILLAC (DE). — Les premiers hommes. Paris, 1881.
- RIBOT. — L'hérédité psychologique, 1882.
- Les maladies de la volonté, 1883.
- Les maladies de la personnalité, 1872.
- SIMON. — Crimes et délits dans la folie.
- TARDE. — Études pénales et sociales. Lyon, 1892.
- La criminalité comparée. Paris, 1886.
- L'atavisme moral. (*Arch. d'Anthr. crim.*, 1889, p. 237.)
- Problèmes de criminalité. (*Arch. d'Anthr. crim.*, 1898, p. 369.)
- TARDIEU. — Étude médico-légale de la folie, 1880.

